

II

LA BOÎTE DE PANDORE, UNE TRAGÉDIE-MONSTRE

L'ESPRIT DE LA TERRE

LA BOÎTE DE PANDORE

Le théâtre complet de Frank Wedekind
aux éditions THEÂTRALES

I

LE PEINTRE MINUTE - LES JEUNES GENS
L'ÉVEIL DU PRINTEMPS - LE SPECTRE DU SOLEIL

II

LULU : LA BOÎTE DE PANDORE, UNE TRAGÉDIE-MONSTRE
L'ESPRIT DE LA TERRE - LA BOÎTE DE PANDORE

III

L'ÉLIXIR D'AMOUR - LE CHANTEUR D'OPÉRA - UN DIABLE DÉCHU
LE MARQUIS VON KEITH - UN HOMME DE PLAISIR

IV

LA MORT ET LE DIABLE - LE ROI NICOLO
KARL HETMANN, LE GÉANT NAIN

V

MUSIQUE - LA CENSURE
OAHA. LA SATIRE DE LA SATIRE

VI

FRANZISKA - LE CHÂTEAU DE WETTERSTEIN

VII

SAMSON OU HONTE ET JALOUSIE - BISMARCK
ÜBERFÜRCHTENICHTS - HÉRACLÈS

FRANK
WEDEKIND
THÉÂTRE COMPLET

II

LA BOÎTE DE PANDORE, UNE TRAGÉDIE-MONSTRE
L'ESPRIT DE LA TERRE • LA BOÎTE DE PANDORE

SUIVI DE
DOCUMENTS ET NOTES

édité sous la direction de
Jean-Louis Besson

OUVRAGE TRADUIT ET PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE

é d i t i o n s T H E A T R A L E S
M a i s o n A n t o i n e V i t e z

La représentation des pièces de théâtre est soumise à l'autorisation de l'auteur ou de ses ayants droit. Avant le début des répétitions, une demande d'autorisation devra être déposée auprès de la SACD.



*Photo de couverture : Frank et Tilly Wedekind dans Lulu,
aimablement transmise par la Bibliothèque municipale de Munich.*

© 1997, éditions THEATRALES

4, rue Trousseau, 75011 Paris

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

ISBN : 2-84260-013-4

LA BOÎTE DE PANDORE
une tragédie-monstre

1894

Traduction Jean-Louis Besson
et Henri Christophe

PERSONNAGES'

SCHIGOLCH

LULU

LE DOCTEUR GOLL

FRANZ SCHÖNING, *rédacteur en chef*

ALWA SCHÖNING, *son fils d'un premier mariage*

EDOUARD SCHWARZ, *portraitiste*

LE DOCTEUR BERNSTEIN

LA COMTESSE MARTHA VON GESCHWITZ

RODRIGO QUAIST, *acrobate au Théâtre Belle-Union*

LE CHEVALIER CASTI-PIANI

LE BANQUIER PUNTSCHUH

LE JOURNALISTE HEILMANN

MADELAINE DE MARELLE

KADÉGA DI SANTA CROCE, *sa fille*

BIANETTA GAZIL

LUDMILLA STEINHERZ, *correspondante de presse*

UN AGENT *en civil*

MISTER HOPKINS

KOUNGOU POTI

HILTI, *docteur en philosophie, assistant à l'Université*

JACK

HENRIETTE, *femme de chambre chez Schwarz*

FERDINAND, *cocher chez Schöning*

ARMANDE, *femme de chambre chez Lulu*

BOB, *groom chez Lulu*

ACTE I

Vaste atelier. — Au fond à gauche, une porte d'entrée. Au premier plan à gauche une porte latérale donnant sur la chambre. Au centre, légèrement décalée vers le fond à gauche, une estrade. Derrière l'estrade un paravent. Devant l'estrade un tapis de Smyrne. Au premier plan à droite, deux chevalets. Sur celui de derrière, dans un cadre provisoire, le portrait au pastel d'une dame d'une quarantaine d'années, en tenue de bal. Contre le chevalet de devant, une toile retournée. A gauche, quelques sièges. Devant les chevalets, une ottomane avec des coussins turcs. Dessus, une peau de tigre. A l'arrière-plan, un grand escabeau. On imagine la fenêtre de l'atelier sur le côté ouvert. C'est le matin.

Scène 1

Edouard Schwarz. Schöning.

SCHÖNING.— *(une photographie à la main, examine le portrait au pastel)* ... Je ne peux pas vous dire à quoi ça tient. — Il me manque ce que je voulais voir sur la toile. — C'est une femme en tenue de bal — je ne le conteste pas. — Mais je ne retrouve rien de cet être vers qui j'ai, la moitié de ma vie, levé des yeux d'enfant craintif et respectueux.

SCHWARZ.— — Ce n'est pas un cadeau de travailler sur photographie!

SCHÖNING.— Vous savez aussi bien que moi que, de son vivant, rien n'a pu la convaincre. — Elle se faisait une trop haute idée des choses. — Elle y voyait une exaltation de l'éphémère. Est-ce que je sais, moi! — Elle était trop pleinement épouse et mère pour se prêter à une telle glorification de sa personne. — Et ça, ici, vous n'en retrouvez rien...

SCHWARZ.— — Parce que vous le retrouvez, vous, sur la photographie?

SCHÖNING.— On le devine — absolument — Je vous l'ai même fait remarquer — Seigneur — peut-être son souvenir est-il encore trop vif en moi.

SCHWARZ.— La moindre syllabe de vos indications a été pour moi parole d'Évangile. J'ai parcouru toute la ville à la recherche d'une personne qui répondrait, ne serait-ce qu'approximativement, à l'image que je me faisais d'elle afin d'avoir au moins quelques repères concrets devant les yeux.

SCHÖNING.— Peut-être est-ce bien. — Je ne sais pas. — Je vous l'ai dit, je suis le moins qualifié. — Quiconque n'a connu ma femme que de loin la reconnaîtra au premier coup d'œil.

SCHWARZ.— Et les cheveux, ils vous plaisent ?

SCHÖNING.— Bien. — Bien. — Vous avez très adroitement détaché la main gauche de l'étoffe ! — Vous avez modifié l'éclairage.

SCHWARZ.— — J'ai volé ça à une petite danseuse de l'Odéon.

SCHÖNING.— (*montrant la photographie*) Tenez, observez ce regard — sous ce front. — Imaginez qu'elle est en train de vous parler — les sourcils se relèvent — la tête s'incline — la prunelle des yeux se libère : ce que vous avez là échappe aux sens — c'est un être que ne peut approcher nulle bassesse, nulle trivialité. — Il manque l'intelligence de cela. — C'est dans ces yeux lumineux, dans le calme indéfinissable de cette bouche close.

SCHWARZ.— Prenez le plus de recul possible.

SCHÖNING.— (*recule lentement et renverse la toile posée contre le chevalet au premier plan*) — Pardon...

SCHWARZ.— (*relevant le cadre*) Oh, pas de mal...

SCHÖNING.— (*remarquant le tableau*) Que — qu'est-ce que...

SCHWARZ.— Vous la connaissez ?

SCHÖNING.— Non. — Elle pose pour vous ?

SCHWARZ.— Depuis Noël. — (*il soulève le tableau et le met sur le chevalet ; on voit une dame costumée en Pierrot ; elle tient une grande houlette à la main*) — Il y a encore énormément à faire.

SCHÖNING.— Et — dans ce costume ?

SCHWARZ.— Ça vous étonne? — Il faut dire que ça n'est pas n'importe qui.

SCHÖNING.— (*jetant un regard à Schwarz*) Eh bien — je — vous félicite.

SCHWARZ.— Ah, mon Dieu...

SCHÖNING.— Allons!

SCHWARZ.— Que voulez-vous. — Son mari l'accompagne et pendant les deux heures j'ai le plaisir de faire la conversation avec le vieux — sur les choses de l'art, naturellement, pour parfaire mon bonheur!

SCHÖNING.— Et comment avez-vous donc fait pour trouver ça?

SCHWARZ.— Comment j'ai fait? — Son mari entre en trombe dans mon atelier, un vieux nabot ventru, vacillant sur ses jambes, et demande si je veux peindre sa femme. — Bien évidemment! Grand Dieu! — Et serait-elle laide comme la nuit! — Le jour suivant, à dix heures, la porte s'ouvre et le cochon gras pousse devant lui cette petite fée. — Il a fallu que je m'agrippe au chevalet. — Derrière eux, une brute en livrée vert pomme, un paquet sous le bras. — — Où est la cabine, pour se changer? — — Que faire? J'ouvre ma chambre à coucher... heureusement le lit était fait. — La douce petite créature se glisse à l'intérieur et le vieux se poste devant comme un cerbère. — Deux minutes plus tard, elle ressort dans ce costume de Pierrot..... (*prenant une profonde respiration*) — un véritable conte de fées! — En harmonie de la tête aux pieds avec son costume impossible — comme si elle était née dedans! — Et sa grâce...! — Sa manière de lever les pieds, d'enfouir les coudes dans les poches, de pencher sa petite tête — comme sans y penser — — souvent le sang me monte brusquement à la tête...

SCHÖNING.— Et pourtant vous devriez être blindé contre ce genre d'attaque.

SCHWARZ.— (*secouant la tête*) Vous la verriez! — — Ça oui, on est blindé! — Quand il y en a une qui — qui découvre ses seins, déjà ça me dégoûte! — Je trouve ça presque répugnant...

SCHÖNING.— Là, il y a plus que de la nudité?

SCHWARZ.— Si on veut. — Peut-être moins.

SCHÖNING.— Mais avec un approfondissement de la perspective. — Il faut que les deux s'équilibrent. — Je vous comprends. — — L'âme

L'ESPRIT DE LA TERRE

tragédie en quatre actes

1913

Traduction Ruth Orthmann et Eloi Recoing

« La nature m'a fait d'une étoffe plus grossière,
Et c'est vers la terre que mon désir me porte.
A l'esprit du mal appartient la terre, et non pas
A celui du bien. Ce que les divinités nous envoient
D'en haut ne sont que des biens ordinaires ;
Leur lumière réjouit mais n'enrichit personne,
Dans leur Etat, aucune possession ne se gagne.
La pierre précieuse, l'or estimé en tous lieux,
Il faut les obtenir des puissances malignes
Qui nichent sous la terre, funestes.
Ce n'est pas sans sacrifices qu'on se les concilie,
Et personne, les ayant servis,
Ne conserve une âme pure¹. »

dédié à Willy Grétor²

PERSONNAGES³

Le docteur GOLL

SCHÖN, *rédacteur en chef*

ALWA, *son fils*

SCHWARZ, *artiste peintre*

Le prince ESCERNY, *explorateur en Afrique*

SCHIGOLCH

RODRIGO, *artiste du cirque*

HUGENBERG, *lycéen*

ESCHERICH, *reporter*

LULU

La comtesse GESCHWITZ, *peintre*

FERDINAND, *cocher*

HENRIETTE, *femme de chambre*

Un serviteur

Le rôle de Hugenberg est joué par une jeune fille.

A droite et à gauche, du point de vue du spectateur.

PROLOGUE⁴

Après que le rideau levé ait laissé voir l'entrée d'une tente, un dompteur en frac rouge vermillon, cravate blanche, longues boucles noires, pantalon blanc et bottes à revers, à la main gauche un fouet, à la main droite, un revolver chargé, sort de la tente aux sons des cymbales et des timbales.

Entrez dans la ménagerie,
Messieurs les fier-à-bras, mesdames les mutines
Pour voir d'un ardent plaisir et d'un effroi glacial
La créature sans âme
Domptée par le génie humain.
Entrez, la représentation commence! —
Deux adultes payant, un enfant gratuit.

Ici l'homme et la bête combattent dans une cage étroite
Où celui-ci agite avec mépris son fouet
Et celle-là avec des rugissements de tonnerre
Saute, la meurtrière, à la gorge de l'homme;
Où c'est tantôt l'intelligent, tantôt le fort qui l'emporte;
Tantôt l'homme, tantôt la bête sur la piste se couche;
La bête se cabre et voilà l'homme à quatre pattes!
Un regard dominateur glacial —
La bête sauvage dénaturée ploie la nuque
Et la voilà qui laisse sagement un talon s'y poser.

Les temps sont durs! — Tous ces messieurs dames
Qui autrefois s'attroupaient devant ma cage
Honorent de leurs présences tant prisées
Les farces, Ibsen, l'opéra, les drames.
Mes pensionnaires manquent de nourriture
Et se dévorent les uns les autres.
Heureux l'acteur de théâtre!
Il est assuré de la chair sur ses côtes,

Même si la faim le tenaille
 Et que l'estomac du collègue est vide. —
 Mais si on veut atteindre au sublime dans l'art
 On ne doit pas comparer le mérite au revenu.

Que voyez-vous dans les comédies et les tragédies?! —
 Des animaux domestiques aux sentiments bien convenables
 Qui passent leur colère sur une pâle nourriture végétarienne
 Et se vautrent dans une confortable criaillerie,
 Comme les autres — en bas, au parterre :
 L'un des héros ne peut supporter l'eau de vie
 L'autre doute s'il aime pour de bon,
 Vous entendez le troisième désespérer du monde
 Cinq actes durant, vous l'entendez se plaindre,
 Et personne pour lui donner le coup de grâce⁵. —
 La véritable bête, la bête sauvage et superbe
 Celle-là — mesdames! — vous ne la verrez qu'ici.

Vous verrez le tigre qui, par habitude,
 Dévore tout ce qui croise ses bords;
 L'ours qui, vorace de prime abord,
 Au souper tardif s'effondre, mort;
 Vous verrez le petit singe amusant
 Dépenser sa force par ennui;
 Il a du talent mais il manque de grandeur,
 C'est pourquoi il fait le coquet avec sa nudité;
 Vous verrez dans ma tente, ma foi,
 Juste derrière ce rideau, un chameau même⁶! —
 Et toutes ces bêtes en douceur se lovent à mes pieds
 Quand — (*il tire dans le public*) — tonne mon revolver.
 La créature tremble à la ronde; je reste de glace —
 L'homme reste de glace! — Pour vous saluer avec respect.

Approchez! — vous n'osez pas entrer? —
 Eh bien, vous serez vous-même juge!
 Vous verrez aussi les reptiles de tous les continents :
 Caméléons, serpents, crocodiles,
 Dragons et tritons qui vivent dans les crevasses.

Certes je sais, vous souriez en silence
 Et vous n'en croyiez plus un mot —
(il soulève la tenture de la porte et crie vers l'intérieur)
 Hé Auguste! Apporte-moi notre serpent!
(un ouvrier ventripotent apporte l'interprète de Lulu dans son costume de Pierrot hors de la tente et la pose devant le dompteur)
 Elle fut créée pour susciter le malheur
 Pour tenter, séduire, empoisonner —
 Assassiner sans qu'on s'en aperçoive.

(caressant Lulu sous le menton)
 Ma douce bête, ne soit pas empruntée!
 Ni niaise ni artificielle ni retorse,
 Même si les critiques t'en loueront moins.
 Tu n'as pas le droit de fausser par tes miaulements et tes feulements
 La forme originelle de la femme,
 Ni par des singeries et des simagrées
 Nous gâcher la simplicité enfantine du vice!
 Tu dois — c'est pourquoi j'en parle en détails aujourd'hui —
 Parler avec naturel et non pas de façon dénaturée!
 Car la loi première depuis la nuit des temps
 Dans tout art, c'est l'évidence!

(au public)
 On ne distingue rien de particulier pour l'instant
 Mais attendez de voir ce qui va arriver :
 D'une forte pression elle enserme le tigre;
 Il hurle et gémit! — Qui sera vainqueur à la fin?! —
 Hop, Auguste! Va! Porte-la à sa place —
(l'ouvrier prend Lulu sur ses bras; le dompteur lui flatte les hanches)
 La douce innocence — mon plus grand trésor!
(l'ouvrier rapporte Lulu sous la tente)

Et j'ai gardé le meilleur pour la fin :
 Ma tête entre les crocs d'une bête sauvage.
 Approchez! Le spectacle n'est pas nouveau
 Mais on y prend toujours du plaisir.
 J'ose lui ouvrir la gueule,

LA BOÎTE DE PANDORE

tragédie en trois actes

1913

Traduction Philippe Ivernel

PREFACE

de Frank Wedekind
pour l'édition de 1913

Au drame que voici, j'ai travaillé neuf ans durant, de 1892 à 1901. Avant chaque réédition, je l'ai inlassablement révisé en profondeur, jusqu'à ce qu'il obtienne sa forme actuelle, qui doit lui être définitivement laissée. Reprenons ici les propos dont j'ai accompagné le livre en 1906, alors qu'il venait d'être condamné au pilon par la Justice.

Après que l'accusation eut qualifié ce drame de méchant ouvrage dépourvu de toute valeur morale et artistique, les trois instances qui durent se prononcer à son sujet lui reconnurent sans exception, précisément, ses qualités morales et artistiques. Ces trois instances étaient : le tribunal royal de première instance de Berlin, le tribunal impérial de Leipzig, et le tribunal royal de grande instance de Berlin.

Le tribunal de première instance, à cause même de cette reconnaissance, avait conclu à l'acquittement des accusés et à l'autorisation du livre. Le tribunal impérial considéra que les qualités morales et artistiques ne suffisaient pas à effacer le caractère obscène d'un écrit et il annula en vertu de cette position le premier jugement. Le tribunal de grande instance se rangea à l'avis du tribunal impérial et décida, tout en acquittant les accusés, la destruction du livre sous sa forme d'alors, mais non sans accorder à ses qualités morales et artistiques une appréciation incomparablement plus soigneuse que ce n'avait jamais été le cas jusque-là dans les commentaires officiels.

Maintenir les qualités morales et artistiques du livre et les purifier de toutes les scories qu'ont pu laisser passer aussi lors du premier traitement du sujet, en tout état de cause peu facile, l'exubérance artistique et la joie de créer, tel est l'objectif de cette édition. Quant à dissimuler ou à escamoter les valeurs dont vingt juges allemands, hommes sérieux et mûris, ont bien reconnu la

Théâtre du Trianon
 (Cour Nestroy)
 Vienne, 29 mai 1905
 Conférence introductive de Karl Kraus
 suivie de
 La Boîte de Pandore
 Tragédie en trois actes de Frank Wedekind
 Mise en scène : Albert Heine

Lulu	Tilly Newes
Alwa Schön, <i>écrivain</i>	O. D. Potthof
Rodrigo Quast, <i>athlète</i>	Alexander Rottmann
Schigolch	Albert Heine
Alfred Hugenberg, <i>détenu d'une maison de correction</i>	Tony Schwanau
La comtesse Geschwitz	Adele Sandrock
Le marquis Casti-Piani	Anton Edthofer
Le banquier Puntschu	Gustav d'Olbert
Le journaliste Heilmann	Wilhem Appelt
Maguelone	Adele Nova
Kadidja di Santa Croce, <i>sa fille</i>	Iduschka Orloff
Bianetta Gazil	Dolores Stadlon
Ludmilla Steinherz	Claire Sitty
Bob, <i>groom</i>	Irma Karczewska
<i>Un commissaire de police</i>	Egon Fridell
Monsieur Hunidei	Ludwig Ströb
Koungou Poti, <i>prince impérial d'Ouaoubée</i>	Karl Kraus
Professeur Hilti, <i>assistant à l'Université</i>	Arnold Korff
Jack	Frank Wedekind

Le premier acte se joue en Allemagne, le second à Paris, le troisième à Londres.

PROLOGUE DANS LA LIBRAIRIE

Personnages : *le Lecteur normal, l'Éditeur entreprenant, l'Auteur confus, le Procureur de haut rang.*

Ce prologue peut être dit par les acteurs qui jouent Rodrigo, Casti-Piani, Alwa et Schigolch, avec vêtements de dessus et couvre-chefs correspondants. Rodrigo en pardessus d'été clair et petit chapeau de loden, Casti-Piani en robe de chambre et calotte de velours, Alwa en macfarlane et chapeau mou, Schigolch en robe de magistrat et portant barrette.

Décor : un rideau intermédiaire, des rayonnages rudimentaires.

LE LECTEUR NORMAL.— *(fait son entrée en titubant)*

J'aimerais acheter un livre chez vous.

Le contenu, à vrai dire, m'est égal en tout.

L'homme, dit-on, ne vit pas que de boisson⁶.

Je désire fort que ce livre soit bon marché.

Je le destine en effet à ma fille aînée

En souvenir de sa première communion.

L'ÉDITEUR ENTREPRENANT.—

J'en ai un à vous recommander chaudement,

Il fait battre le cœur humain plus hautement.

Aujourd'hui, cinq millions d'âmes le lisent déjà,

Et demain on en fera un nouveau tirage.

Pour chacun il reste d'un usage constant

Puisque nul ne trouve rien de neuf dedans.

L'AUTEUR CONFUS.— *(entre furtivement)*

Je voudrais chez vous imprimer un livre;

J'ai passé dessus dix ans de ma vie.

Moi qui brûlais d'embrasser tout l'univers,

A peine d'une femme ai-je su le faire.

Ce qu'alors en apprenant j'ai senti de vérité
Je lui ai donné la forme d'une frissonnante beauté.

UN PROCUREUR DE HAUT RANG.— (*entre précipitamment*)

Il faut que je vous confisque un livre
Devant lequel mon poil se hérisse.
On a vu d'abord l'auteur perdre toute pudeur,
A présent il se donne en public pour de l'argent.
Donc nous allons le punir avec rigueur
Le paragraphe 184 l'attend au tournant⁷.

L'AUTEUR CONFUS.— (*souriant*)

Me punir ? Non ! Même la pire sanction
Ne m'ôte pas les joies divines de la création.
Qui se refuse jamais à souffrir pour son enfant ?
D'un tel bonheur, ton métier est privé complètement.
Moi tu peux me tordre, m'étrangler, me pendre, m'écorcher
Aucune syllabe de mon œuvre n'en sera lésée !

LE PROCUREUR DE HAUT RANG.—

Tes insolences, je te jure, bientôt cesseront
De recruter des victimes pour la damnation.
C'est à moi de protéger les lecteurs normaux
De tes sarcasmes corrupteurs jusqu'à l'os.
Deux ans de prison, voilà ton plus sûr salaire ;
La dégradation civique, tu t'en occupes déjà ferme.

LE LECTEUR NORMAL.—

Je voudrais vite vous acheter mon livre.
Je trouve ce comportement inouï.
Fais-je baptiser mes enfants chrétiennement
Pour que la faim me tue, que la soif me tourmente ?
Si vous n'arrêtez bientôt de vous quereller tous deux
Je mettrai mon argent dans un punch aux œufs.

LE PROCUREUR DE HAUT RANG.— (*prend le lecteur normal dans ses bras, le faisant fondre en larmes*)

Pitoyable victime ! Ainsi donc assassinée
Dans ta poitrine est morte la pudeur sacrée.
Que d'abord soit plombée la gueule du coquin,
Et la discipline, l'esprit de piété reflleuriront bien.
Deux ans de prison ! Sans crainte j'affirme
Qu'à jamais il laissera ses facéties.

L'AUTEUR CONFUS.—

Comment aurais-je peur d'un tribunal ?
 Son zèle, qui sait même, peut m'être bénéfique
 En me révélant les faiblesses de mon spectacle,
 Tant se protège lui-même l'art authentique.
 J'en suis certain : on ne pourra se dispenser
 De me laver de toute faute en toute amitié.

LE PROCUREUR DE HAUT RANG.—

Si on t'acquitte — que Dieu nous l'épargne ! —
 Je ferai appel le jour même sans retard.
 Chaque juge n'étant pas de sagesse couronné
 Le prochain en sera d'autant plus sensé.
 Fait-il preuve aussi de clémence pour l'auteur
 Ton spectacle sera mis au pilon sur l'heure.

L'AUTEUR CONFUS.—

Je l'imprimerai alors une deuxième fois
 Sous une forme plus sérieuse, de meilleur aloi,
 Non pas dans un argot de mamelouk,
 Mais dans une langue claire, dénuée d'entourloupe.
 J'en suis sûr : il réussira forcément
 A s'imposer de lui-même tranquillement.

LE PROCUREUR DE HAUT RANG.—

Oh, bon gibet ! Il ne manque plus en ce monde
 Que cette pièce un jour ne se monte.
 Elle demande avant cela d'être si épurée
 Qu'elle ne serve plus en rien ta publicité.
 Ton poison, cratère d'enfer, s'il entre au théâtre
 Devra donc passer sur mon cadavre.

L'AUTEUR CONFUS.—

Peu m'importe le théâtre ! Comme on sait
 Il n'égale jamais l'audace quotidienne de la vie.
 Que le cerveau humain soit ma scène,
 La fantaisie mon régisseur favori.
(s'adressant au procureur de haut rang)
 Et il ne te restera rien de moins à faire
 Qu'à m'écrire le prologue de cette affaire.

L'ÉDITEUR ENTREPRENANT.— *(se glissant entre les deux)*

Prologue sublime ! Qu'un journal l'imprime,